

[EXTRAIT]

Le Rwanda, incubateur du XXI^e siècle

Le vent s'est levé, emportant la terre battue qui couvre les trottoirs et les rues adjacentes. Je dois rabattre la visière de mon casque. Pour indiquer les directions au chauffeur de moto-taxi, je me sers de ses épaules comme d'un clignotant. La Honda se faufile entre les bus surpeuplés, les nuées de vélos et les groupes d'écoliers qui traversent en désordre. Nous bifurquons sur le versant d'une colline, d'où l'on aperçoit mieux la ville. Les maisons aux murs ocre se mêlent à un foisonnement de palmiers, d'avocatiers, d'acacias et d'hibiscus – surmontés, au loin, par un îlot de tours en verre. La moto s'arrête soudain à côté d'un immeuble en construction : nous y sommes ? Je descends, incrédule. Google Maps me confirme pourtant que c'est ici. Une femme passe en souriant, une corbeille de bananes sur la tête. Je pousse un portail au hasard. « Patrick, c'est ici ? – De l'autre côté du bâtiment. »

Je traverse un jardin luxuriant, monte sur une terrasse où traînent des tasses de café et pousse un rideau de perles. Une demi-douzaine de jeunes gens tapotent derrière leur écran sans lever la tête. Deux garçons discutent en anglais des projets en cours. Une fille chantonne à voix basse. Bienvenue à AC Group, une des start-up les plus prometteuses de Kigali, capitale du Rwanda.

Patrick Buchana, le fondateur, fête ce jour-là ses 26 ans. Lunettes noires, chemise blanche impeccablement repassée, fine moustache, il me reçoit derrière son bureau avec une autorité directoriale, entouré de ses tablettes, qui s'illuminent régulièrement. AC Group a révolutionné le transport urbain en inventant un système de paiement électronique pour les lignes de bus. Il a fallu plusieurs échecs avant de trouver la solution adaptée au contexte local : les appareils installés dans les bus fonctionnent hors réseau, et les cartes peuvent intégrer le paiement mobile, moyen de paiement très plébiscité en Afrique qui permet d'effectuer ses transactions depuis un téléphone portable – pas besoin de compte en banque. AC Group est emblématique des start-up africaines : une innovation technologique limitée, mais une très forte ingéniosité qui lui permet de grandir vite. Patrick incarne quant à lui la jeune génération d'entrepreneurs rwandais : ayant vécu en exil après le génocide de 1994, revenu pour ses études dans les nouvelles universités de Kigali (en l'occurrence, le College of Science and Technology), il a rapidement délaissé son travail chez Microsoft pour tenter d'apporter une solution pratique à un problème quotidien : le paiement du ticket de bus. Son modèle, avant Steve Jobs, c'est Aliko Dangote, l'homme d'affaires le plus célèbre d'Afrique. Son ambition, avant l'argent, est de contribuer au miracle rwandais : un pays dévasté par l'un des pires massacres de l'histoire moderne, avec peu de ressources naturelles et aucun accès à la mer, qui renaît aujourd'hui grâce à un pari fou sur les technologies de l'information et de la communication (TIC) : « Prochaine étape : nous établissons une

franchise à Addis-Abeba, début de notre expansion régionale. Et puis, un jour, nous nous lancerons sur le marché du parking.» A Kigali comme à Palo Alto, les entrepreneurs ne s'arrêtent jamais de rêver.

La technologie à sauts de grenouille. Le pays des Mille Collines, véritable pivot, au cœur de la région des Grands Lacs, entre l'Afrique de l'Ouest (francophone) et l'Afrique de l'Est (anglophone), s'est fait remarquer par les observateurs internationaux pour sa fibre technologique. Il y a quelques mois a été lancé en fanfare le premier drone médical, capable de transporter des poches de sang et autres produits d'urgence sur plusieurs centaines de kilomètres pour les larguer en parachute dans des centres de soins inaccessibles. C'est l'essence de ce leapfrogging, ou saut de grenouille [concept économique utilisé pour stimuler la croissance d'un pays, NDLR], dans lequel beaucoup voient la chance de l'Afrique : passer directement à la troisième révolution industrielle en sautant les deux autres. Faute de lignes de téléphone fixe, on achète des portables (plus de 80 % de pénétration au Rwanda) ; faute de réseaux électriques, on construit des panneaux solaires (les centres Mobisol sont omniprésents le long des routes) ; faute de routes, on fait voler des drones (une initiative de la start-up californienne Zipline) ; faute de librairies, on distribue des e-books (comme le fait l'ONG Ready4Reading dans les villages rwandais). Alors que l'innovation semble parfois un luxe aux yeux des Occidentaux, elle est, en Afrique, une nécessité vitale (1).

Mais si les entrepreneurs rwandais peuvent émerger aujourd'hui, c'est grâce à un véritable écosystème, mis en place depuis quelques années. Une bonne manière de visiter Kigali consiste à remonter la chaîne de valeurs de l'entrepreneuriat. Tout commence au KLab, incubateur qui domine la ville depuis le 6^e étage de Telecom House. Le maître des lieux, Aphrodice, toujours radieux, parle, à l'instar de nombreux Rwandais, un français parfait. Il se définit comme un entrepreneur social et multiplie les initiatives : créer un Doctissimo de l'Afrique, organiser un crowdfunding pour les veuves du génocide, envoyer des bus dans les villages pour apprendre le codage informatique aux enfants. Au KLab, il accueille, conseille et met en relation les jeunes qui se lancent, comme Patrick à ses débuts. Une soixantaine d'entreprises ont émergé de cet incubateur depuis 2012. Dans un décor certes rustique, on trouve tous les marqueurs de la génération Internet : le FabLab avec son imprimante 3D, les slogans pour un monde meilleur sur les murs, les geeks derrière leur écran, et l'inévitable baby-foot. Dès 8 heures du matin, les tables se remplissent. J'y croise par exemple Masinda, venu du Congo voisin pour travailler sur la numérisation des programmes scolaires, ou Robert, déjà à la tête d'une petite entreprise de logiciels qui compte 7 employés. Ils m'accordent quelques minutes seulement : « Trop de choses à faire. » Après l'incubateur vient l'accélérateur, qui contre rémunération tente d'amener à maturité les start-up les plus prometteuses. C'est au bord d'un rond-point battu par les vents, dans un austère immeuble de béton, que l'on trouve Inkomoko, par où sont passés plus de 200 entrepreneurs en quatre ans. Quand Olive me reçoit, je me dis qu'il est impossible de s'habituer à l'extraordinaire beauté des femmes rwandaises : allures de ballerine